

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRE"

MONTREAL, 31 OCTOBRE 1891

CARMEN

PREMIERE PARTIE

(Suite)

A la Havane, au Mexique, aux Indes et dans bien d'autres lieux, quand on voulait parler d'un homme à qui tout réussissait et dont les coffres regorgeaient d'or, on avait coutume de dire :

" Heureux comme don José Rovero.

Ou bien :

" Riche comme don José Rovero."

Qu'il était loin ce temps où José Rovero, le pauvre pâtre, les jambes nues et ne sachant pas lire, menait pâtre des chèvres sur la plage de Cadix !

XI

TROIS LETTRES

Cette fois encore il nous faut franchir un nouvel espace de plusieurs années. Dieu avait bénii le mariage de Philippe Le Vaillant et celui de José Rovero, deux enfants étaient venus au monde, l'un au Havre, l'autre à la Havane.

Le fils de Philippe s'appelait Olivier ; la fille de José portait le doux nom d'Annunziata.

Le Français et l'Espagnol conservaient au fond de leur cœur la profonde et sainte amitié de leur jeunesse, mais absorbés par les tendresses égantes et par les joies du foyer, ils ne s'écrivaient plus qu'à de longs intervalles et perdaient tout espoir de se revoir jamais.

Un jour, don José, causant avec le capitaine d'un navire français que des avaries contraignaient à relâcher à la Havane, apprit à l'improviste une terrible nouvelle.

Philippe Le Vaillant, victime de la confiance illimitée qu'il accordait à deux maisons de banque importantes, venait de perdre des sommes immenses et se trouvait à la veille d'une ruine complète.

Le lendemain l'un des navires de don José mettait à la voile pour le Havre ; il portait une lettre à l'adresse de Philippe Le Vaillant.

Voici cette lettre :

" Eh ! quoi ! mon vieil ami, mon frère, le malheur est venu frapper à ta porte, et tu ne m'as pas dit : " José, j'ai besoin de toi ! "

" Comme il faut que je t'aime, Philippe, pour trouver en moi-même assez d'indulgence pour te pardonner !

" Esteban Gallina, capitaine de l'un de mes navires, et chargé par moi de te remettre ce pli, fera transporter chez toi, au moment de son arrivée au Havre, une somme de quatre millions en monnaies d'or, onces et doublons. Je reconstitue, de mon autorité privée, notre association dissoute à l'époque de mon mariage. La maison Philippe Le Vaillant et José Rovero recommence, à compter d'aujourd'hui une nouvelle existence.

" Je n'ai pas besoin d'ajouter que je ferai honneur à toutes les traites que tu jugeras à propos de tirer sur moi, et que je me reconnais personnellement responsable de tous les engagements que tu prendras en notre nom commun.

" Le temps me manque pour t'écrire plus longuement. Je me hâte de t'embrasser en te disant que je t'aime.

" José Rovero."

Avons-nous besoin d'expliquer quelles furent les conséquences naturelles de cette lettre et de cet envoi ?

La fortune de Philippe Le Vaillant n'était com-

promise que parce que les pertes énormes qu'il venait de subir paralyisaient son crédit et rendaient impossible la réalisation immédiate d'un actif dont le chiffre dépassait, et de beaucoup, celui du passif.

Les millions de la Havane comblèrent l'abîme ouvert sous les pas de l'armateur, dont la situation se trouva tout à coup d'autant plus solide qu'elle avait été plus chancelante.

Au bout de quelques mois le déficit était comblé, les affaires de Philippe reprenaient une extension gigantesque et José Rovero rentrait dans les sommes avancées par lui.

Telle était la position réciproque des deux amis.

Il nous semble que la dette de reconnaissance contractée par l'un et par l'autre pouvait et devait passer pour égale, et que l'Espagnol avait pour sa part largement payé cette dette ; cependant il se regardait toujours et plus que jamais comme l'obligé de Philippe Le Vaillant.

Voici que nous avons liquidé notre compte avec le passé, et maintenant nous prions nos lecteurs de rejoindre avec nous don José dans cette chambre où nous l'avons entendu murmurer aux pieds du crucifix une prière ardente et déchirante.

Nous avons laissé le vieillard assis dans un fauteuil à dossier sculpté ; les coudes appuyés sur son bureau, la tête cachée entre ses mains, tandis que de grosses larmes tombaient une à une de ses yeux.

" Frappez moi jusqu'à la mort, avait-il crié à Dieu dans son désespoir, mais ne rejetez pas ma demande unique et suprême ! Laissez-moi vivre jusqu'au jour où la réponse venue de France m'apprendra que mon enfant chérie peut espérer encore en l'avenir, et qu'une terre lointaine garde une famille et du pain à la pauvre fille qui se croit aujourd'hui si riche et si heureuse, et qui sera, demain peut-être, orpheline et sans asile. Voilà ce que je vous demande à deux genoux, mon Dieu ! Oh ! n'est-ce pas, Dieu bon et miséricordieux, n'est-ce pas que vous accorderez cette grâce au malheureux père qui va mourir ? "

Ce lettre, dont le vieillard attendait l'arrivée avec une patience désespérée, devait être la réponse de Philippe Le Vaillant à un message envoyé en France par José Rovero bien des mois auparavant.

Nous devons reproduire ici textuellement le contenu de ce message, et il achèvera d'éclairer la situation de nos personnages.

" La Havane.—Février 1769.

" Pardonne-moi, mon vieil ami, pardonne-moi, mon frère, si les lignes que je t'écris en ce moment t'apportent un violent chagrin. J'aurais voulu ne te faire partager que mes joies, mais, hélas ! aujourd'hui, je n'ai plus que des douleurs à apporter à ceux que j'aime.

" Tu doutes de ce que tu lis, n'est-ce pas ? Tu ne peux me comprendre, toi qui sais que partout on m'appelle : José Rovero le riche ! José Rovero l'heureux ! toi qui crois que l'unique désespoir de ma vie a été la mort de ma bien-aimée Lola, qui m'a laissé, en quittant cette terre, un ange de consolation et d'amour, sa vivante image, mon Annunziata chérie.

" Ecoute-moi, Philippe et crois-moi quand je te dis : *L'homme le plus malheureux de la terre, c'est moi, c'est ton ami, c'est ton frère !*

" Et c'est vrai, cela, Philippe, car rien ne saurait se comparer au malheur du vieillard qui, après avoir perdu une femme adorable et adorée, après avoir reporté toute la tendresse de son âme et de son cœur sur son enfant unique, se voit au moment de laisser cette enfant orpheline, pauvre et seul au monde.

" Telle est ma destinée, mon ami.

" Elle se résume en un bien petit nombre de mots : *Je vais mourir et je suis ruiné.* Je puis compter, sinon les jours, au moins les mois, qui me séparent de mon heure suprême, et ma fortune immense est si complètement anéantie que non seulement il ne restera rien après moi, mais encore, et je rougis de honte en traçant cette ligne sinistre, on pourra prononcer sur ma tombe le mot infamant de *banqueroute* et flétrir ainsi mon nom si longtemps honoré.

" Personne au monde, mon ami, ne soupçonne ce double secret. Toi seul et moi nous le connaissons : ma fille vit heureuse et calme auprès de son père agonisant et désespéré, mais, hélas ! la vérité fatale éclatera bientôt....

" Je dois te dire, d'abord, pourquoi j'ai la certitude d'être condamné à mort, et comment il se fait que personne autour de moi ne devine l'existence du mal qui me dévore.

" Ce mal est au cœur.... J'en ai ressenti les premières atteintes il y a trois ans. Depuis lors il a grandi sans cesse ; maintenant il ne me laisse ni trêve, ni repos ; il me torture comme ferait le bec d'un vautour fouillant ma poitrine enflammée. Chaque jour, et plus d'une fois par jour, je me tords dans des crises effroyables, il me semble alors que mon cœur est déchiré par des tenailles de fer rouge ; mes muscles et mes nerfs se tendent sous l'effort de la douleur et sont près d'éclater. Des gémissements s'échappent de mes lèvres, malgré l'énergie de ma résistance, et des larmes coulent de mes yeux.

" Quand la crise approche, je m'enfume et je me cache, car je ne veux pas que mes défaillances aient des témoins.

" Il y a quelques mois, le hasard fit prononcer en ma présence le nom d'un Brésilien centenaire, qui possède, dit-on, l'art de guérir, à un degré quasi miraculeux et auxquels les plus savants docteurs européens sont bien loin d'atteindre.

" Une innombrable quantité de gens, arrivée aux dernières périodes de maladies réputées inguérissables, font des centaines de lieues pour venir trouver ce vieillard et repartent guéris.

" Les résultats de son savoir et de son expérience sont parfois si prodigieux qu'ils dépassent en apparence les bornes du possible et frappent les esprits d'étonnement comme des faits surnaturels.

" Le lendemain du jour où j'avais appris toutes ces choses, je m'embarquai. Mon navire fit voile pour *Espirito-Santo*. Je passai trois jours dans cette ville afin de me reposer des fatigues de la traversée, puis je me mis en marche à petites journées vers l'intérieur du pays et j'atteignis, au bout d'un mois, la résidence du centenaire.

" Plus de cinq cents malades campaient autour de sa demeure, attendant depuis bien des jours que leur tour d'être introduit fût arrivé.

" Moyennant cent piastres un pauvre diable d'épileptique me laissa passer à sa place. Le centenaire me reçut, m'interrogea, m'examina longuement, et enfin il me dit avec une expression de certitude écrasante :

"—Vous êtes perdu sans ressources. Je puis vous procurer un faible soulagement, mais je ne puis vous sauver. Revenez demain."

" Le lendemain le savant vieillard me remit un flacon de cristal rempli d'une liqueur rouge et transparente et un petit gobelet de métal, en me disant :

"—Lorsque la douleur sera si violente qu'il vous semblera que vous ne pouvez plus la supporter sans mourir, versez dans ce gobelet quelques gouttes du contenu de ce flacon et buvez. La crise disparaîtra aussitôt. Usez, mais n'abusez pas, car cette liqueur contient un poison végétal qui calme, mais qui tue."

" Je pris le flacon et je demandai :

"—Combien me reste-il de temps à vivre ?

"—Est ce bien la vérité que vous voulez savoir, quelle qu'elle soit ?

"—Oui, c'est la vérité, quelle qu'elle soit.

"—Il vous reste un an, au moins, quatorze mois au plus.

"—Ainsi, je suis sûr d'une année de vie ?

"—Oui, mais une fois le trois cent soixante-cinquième jour écoulé, tenez vous prêt pour le grand voyage, car la mort sera proche."

" Voilà ce que me dit le centenaire.

" Au moment où je t'écris, mon ami, quatre mois se sont écoulés depuis le jour où cette prédiction m'a été faite.

" Au moment où tu recevras cette lettre, huit mois seront passés.

" Au moment où ta réponse pourra me parvenir, le douzième mois de l'année fatale touchera à son terme. Si même les hasards de la mer ne re-